

L3. Cours de M. Eckert : colonisation et culture (suite et fin)

II La culture vietnamienne traditionnelle face à la modernité du colonisateur

La société vietnamienne fait preuve de certaines préventions à l'égard des conquérants, qui ne se limitent pas à la phase de résistance armée. Mais assez rapidement, les couches supérieures de la population perçoivent la nécessité de se mettre à l'école du colonisateur : si le pays a été occupé, c'est parce qu'il vivait isolé et dans l'immobilisme, analyse-t-on, et il importe donc de s'ouvrir à la modernité. Cette ouverture aux valeurs du colonisateur est souvent faite dans la perspective d'une indépendance à recouvrer.

A. Apprivoiser l'étrangeté des « barbares de l'Ouest ».

Témoignage du lieutenant Petitjean-Roget au Tonkin en 1881 :

« Dernièrement je suis arrivé dans une petite ville forte. J'étais le premier européen que l'on voyait. L'effet a été instantané. La garde a abandonné le corps de garde à toutes jambes en jetant sabres et lances pour mieux courir ; les habitants se barricadaient dans leurs maisons, les chiens devenaient fous de terreur, et je suis resté maître de la place, mais fort en peine de ma personne au milieu de la rue, ayant très soif et très faim. (...) Moins d'une heure après, j'avais devant la porte au moins deux à trois cents indigènes qui voulaient me voir à tout prix. Si j'avais voulu me montrer pour de l'argent, ma fortune était faite. (...) Je me suis laissé examiner complaisamment pendant quelques temps, j'ai daigné leur adresser quelques paroles bien senties, en annamite, pour leur dire que j'étais très fatigué et qu'ils feraient bien de me laisser dormir ; à la fin, j'ai tout de même été obligé de les flanquer à la porte à coups de rotin, sans quoi ils ne m'auraient plus quitté. Le lendemain matin, j'ai eu une escorte de 300 gaillards qui couraient derrière mon cheval au moins pendant quatre lieues. Te dire les questions baroques dont j'ai été accablé, tu ne le croirais pas. Ce qui les étonnait beaucoup, c'était que je n'avais pas d'oeil dans le dos, ni rien de pareil. Ils n'en revenaient pas. Mais ce sont de bonnes gens, bien inoffensifs, sauf les mandarins auxquels il ne faut pas se fier. » (*Bulletin des Amis du vieux Hué*, 1932, p. 292.)

Témoignage du lettré francophile Pham Quynh qui rappelle l'arrivée des Français : « Tout nous choquait en vous, dans vos habitudes, votre genre de vie. (...) Voyant les militaires français se tenir au garde à vous et marcher au pas, le nha qué [paysan] annamite en concluait que les Français n'avaient pas d'articulation du genou et que leurs jambes étaient toutes d'une pièce. Voyant les Français mouiller de la langue les enveloppes pour les fermer, ils disaient que leur salive contenait de la colle. » (cité par Nguyễn Văn Ky, *La société vietnamienne face à la modernité*, L'Harmattan, 1995, p.241)

Dans le même genre d'idées, cet avis chinois selon lequel le nez des occidentaux secrète des perles, puisqu'on les voit souvent porter à leur nez un carré de soie qu'ils remettent ensuite précieusement dans leur poche...

Aux premiers temps de la conquête, l'imagination populaire se nourrit donc encore de légendes sur l'apparence des occidentaux, comme eux-mêmes l'avaient fait sur leurs cartes anciennes : pays des cyclopes, céphalopodes, etc. S'y ajoute la difficulté d'interpréter les gestes du quotidien, souvent

rattachés à des particularités physiques. Les pratiques corporelles diffèrent également, sous-tendues par des valeurs esthétiques ou morales différentes, dont voici quelques exemples :

- à partir de l'adolescence, les VN se laquent les dents avec une préparation qui leur donne une couleur uniformément noire. Cette tradition les distingue de leurs voisins, elle est au XIXe un marqueur fort de leur identité. Dans les campagnes où on ne voit jamais un adulte avec des dents blanches, on trouve que les Français ont des « dents de chiens ». (Les commentaires français sur cette pratique ne sont pas plus flatteurs, beaucoup estiment les femmes VN ravissantes ... tant qu'elles n'ouvrent pas la bouche. Un seul auteur, E. Diguët, grand connaisseur du pays, estime au contraire qu'après un long séjour dans le pays, on finit par trouver qu'il manque quelque chose à la beauté des femmes qui, commençant au début du XXe siècle à suivre la coutume occidentale, gardent les dents blanches...)
- la poitrine des femmes VN est généralement comprimée, car sa taille modeste est tenue pour un signe de pudeur, de modestie, d'honnêteté de mœurs. Il se trouve qu'une des premières françaises venues en Indochine, la femme du premier gouverneur civil Paul Bert, était assez bien pourvue par la nature, ce qui provoqua l'indignation des femmes de mandarins qui purent l'apercevoir aux réceptions qu'elle donnait : bien peu « civilisée », cette dame qui laissait s'épanouir des seins gros comme des pamplemousses... L'accusation d'impudicité fut reprise avec les premières expositions artistiques au début du XXe, où la présence de quelques nus scandalisa la bonne société VN qui ne comprenait pas que le gouverneur général les invite à de pareilles exhibitions pornographiques.
- La vie quotidienne fourmille aussi d'occasions de malentendus. Pour les VN, il n'est pas malpoli de bailler bruyamment, mais très impoli de dévisager directement un interlocuteur. Ce qui leur vaut des accusations de mauvaise éducation, et une réputation de sournoiserie de la part des Français, qu'ils considèrent eux-mêmes comme arrogants...
- L'éducation confucéenne enseigne très tôt la maîtrise de soi, et de ce fait la colère apparaît aux VN comme un dérèglement proche de la folie. De ce fait les Français – dont le tempérament est peut-être agacé par un climat rude pour eux – leur apparaissent souvent comme totalement imprévisibles, alternant comportement débonnaire et crises de furie. (Inversement, beaucoup de Français ne comprennent pas que, pour ne pas « perdre la face », la culture confucéenne des Vietnamiens leur demande de rire (« rire jaune », naturellement) lorsqu'ils sont confrontés à un événement fâcheux pour eux : d'où toutes sortes d'accusations sur leur caractère infantile, etc.)

CCL du A : aujourd'hui où l'image, le tourisme, les migrations nous ont rendus familiers les peuples de toute la planète, où la plupart des H que nous fréquentons se sont rangés aux comportements (vestimentaires et autres) des occidentaux, où l'éloge du métissage et de la rencontre sont permanents et où de nouvelles pratiques corporelles (tatouage, piercing, ...) se répandent comme des épidémies à l'échelle mondiale, il est peut-être difficile de concevoir à quel point la rencontre de deux mondes entièrement étrangers l'un à l'autre comme l'étaient les civ. F et VN a été fertile en malentendus et en blocages de part et d'autre. Oubliant trop souvent (à mon goût) la force objective des différences bien réelles d'autrefois et les malentendus qu'elles génèrent, le courant politico-historique des *cultural studies* en vient parfois à présenter ces rapports forcément difficiles comme le fruit exclusif et haineux de la « construction sociale de l'altérité » opérée par l'occident à des fins impérialistes. Il n'en reste pas moins que, pour la culture traditionnelle VN, la confrontation avec les valeurs du colonisateur provoque une douloureuse remise en question. Ne faut-il pas – sans perdre son âme – se mettre à l'école du vainqueur ?

B. Imiter le vainqueur – jusqu'où ?

(Il ne sera pas question ici de l'école coloniale. Cf cours de M. Tirefort sur le sujet. La situation du VN présente toutefois des particularités par rapport à l'Afrique, en raison de la forte prégnance de la culture écrite et du chinois, de l'existence d'écoles de villages qui nourrissent le rêve d'ascension sociale par le mandarinat, etc.)

1. A la recherche d'une nouvelle culture politique

La conquête française s'est accompagnée de la résistance du pouvoir traditionnel dans les années 1880 et 1890. Les mandarins de la cour entrent en dissidence, le jeune roi Ham Nghi prend le maquis en 1885, et de nombreux villages soutiennent le mouvement *cân vương* (« aider le roi »). L'échec de ce mouvement, qui n'a jamais été en mesure d'obtenir le départ des Français (qui par ailleurs tiennent cette guérilla pour de la « piraterie » bien plus que pour une résistance patriotique et nationale, cf I) alors même qu'il associait le peuple et les élites, provoque de nombreuses interrogations. N'est-ce pas le système politique qui était inadapté ? La monarchie traditionnelle, incapable de se réformer au long du XIXe, qui a fait la preuve de son inefficacité ? Ne faut-il pas rompre avec les principes bimillénaires du confucianisme, pour trouver une forme de gouvernement plus efficace ? Cette dernière question, en privilégiant l'efficacité plutôt que la tradition, est déjà une rupture profonde, et un alignement sur les valeurs occidentales...

En 1905, le Japon remporte sur la Russie la première victoire d'une puissance asiatique sur un pays occidental. Or la recette du succès japonais, c'est depuis 1868 l'imitation du modèle européen. Un prince de la famille impériale VN, le prince Cuong Dé, y vit en exil. Il devient un symbole de ralliement pour de nombreux opposants à la présence française, qui en même temps envisagent de moderniser leur pays. Mais la première guerre mondiale, qui fournit l'occasion à 100 000 VN de se rendre en France et amplifie les flux migratoires réguliers entre métropole et colonie, ainsi que le ralliement à « l'école française » du prestigieux révolutionnaire Phan Boi Chau, réorientent les aspirations des modernistes : c'est à l'école du colonisateur lui-même que l'on peut étudier les raisons de ses succès.

Dans les années 1920-30, les jeunes élites VN adoptent donc l'éducation française (et les mœurs occidentalisées). Leurs revues sont très souvent rédigées en langue française. A Paris, les étudiants découvrent aussi le communisme, qui est interdit en Indochine, et fondent à leur retour un grand nombre de mouvements, embryons de partis, syndicats, groupuscules, etc.

Plusieurs traditions politiques les inspirent. En Cochinchine, les pratiques démocratiques des citoyens de la colonie, l'existence de grandes familles chinoises, VN, métisses, très riches et précocement associées au pouvoir colonial font que se développe un courant constitutionnaliste et démocrate, légaliste et libéral : sans forcément remettre en cause la présence française, on souhaite l'adoption des valeurs républicaines pour toute la population. Mais ces vues modérées de juristes ne sont pas du goût de beaucoup d'étudiants plus radicaux. Un parti nationaliste sur le modèle du Guomintang chinois organise une révolte en février 1930 au Tonkin (cf cours sur l'armée). A la fin de l'année, dans la province natale de Ho Chi Minh (à la limite entre le Tonkin et l'Annam) se développe une agitation villageoise entretenue par des sympathisants communistes qui essaient de structurer la révolte (épisode des « soviets du Nghé Tinh, 1930-31 »).

Ainsi, dès 1930, des forces politiques se référant à toute la palette des idées occidentales envisagent la refondation du VN sur des bases nouvelles. La réponse du pouvoir colonial consiste simplement à relancer la tradition royale. Fondant ses espoirs sur le jeune roi Bao Dai, dont l'éducation a été

entièrement occidentale, la France lui accorde en 1930 une plus grande autonomie pour former un gouvernement disposant de réelles prérogatives. Mais le ministre le plus entreprenant de ce gouvernement, le catholique Ngo Dinh Diem (futur chef de l'état après la guerre) doit bientôt être écarté à la demande de la France qui le juge trop nationaliste, ce qui étouffe dans l'oeuf cet essai d'autonomie. Le gouvernement traditionnel du VN risque alors de plus en plus de sombrer dans le ridicule qui, pour les élites cultivées, s'attache désormais aux moeurs anciennes du pays.

2. l'occidentalisation des modes de vie.

a) Ly Toet, ou l'archaïsme ridicule

Dans les années 20 et 30 se développe une abondante presse en *quôc ngu* (l'écriture romanisée de la langue vietnamienne) qui s'adresse à la jeunesse, aux femmes, aux milieux cultivés, et traite de littérature, arts, spectacles, sciences, sujets de société, etc (les sujets politiques sont interdits). Ces publications, en tout point comparables à la presse française de l'époque, permettent d'apprécier l'état d'esprit de leurs lecteurs, les milieux aisés des grandes villes que deviennent progressivement Hanoi et Saigon. Dessins de presse et caricatures y ont une large part. Un personnage de fiction, Ly Toet, y devient vite très populaire : il représente le vieux lettré tout pétri d'archaïsmes qui se rend ridicule en essayant d'adopter – sans les comprendre – les comportements et les objets nouveaux qui accompagnent l'occidentalisation des modes de vie. Sa tenue (tunique traditionnelle et large pantalon, parapluie qui rappelle les ombrelles qui indiquaient le rang des mandarins), son apparence (cheveux longs – réputés pleins de poux – rassemblés sous un turban, dents laquées), son hygiène de vie sont systématiquement tournées en dérision, ainsi que son décalage par rapport aux modes nouvelles de la bonne société : il croit par exemple que l'on va à la plage pour se laver... Il s'effraie de toutes les nouveautés (la radio qui parle toute seule) ou tente de les comprendre avec un bon sens de paysan qui débouche sur des paradoxes qui le déconcertent : « pas étonnant que les pales tournent aussi vite, avec tout ce vent ! » s'exclame-t-il devant un ventilateur.

Ainsi ce « toto » à la vietnamienne montre que le ridicule – qui frappait les Français à leur arrivée, avec leurs dents blanches et leurs jambes raides – a changé de camp dans l'entre-deux-guerres : il frappe désormais les attardés qui se cramponnent aux postures traditionnelles, condamnées par la science, la technique, l'hygiène, la mode même, qui deviennent de nouvelles références. Au prix toutefois d'un ébranlement des valeurs sociales.

b) La naissance de l'individu ?

On a pu dire de la société VN traditionnelle que l'individu n'y existe pas : tout homme ne se définit que par rapport au réseau de ses relations au sein de sa famille, de son village, du reste de la société. Cela apparaît dans la langue : le mot « je » n'existe pas, et on doit employer tout une palette de mots différents selon qu'on s'adresse à un supérieur ou un inférieur, un ami ou un inconnu, un homme ou une femme, un frère aîné ou cadet, un oncle maternel ou paternel, etc. Par conséquent, en VN dire « je », ce n'est pas affirmer une personnalité, c'est se situer dans une hiérarchie.

A cet égard, le contact colonial introduit un bouleversement fondamental, dont témoigne la langue. Un nouveau mot pour désigner l'individu, le « moi », apparaît (à côté de nombreux autres mots antérieurs pour désigner la personne, l'être humain, etc) et est de plus en plus employé, notamment dans la littérature, qui met en scène dans les années 1920 des situations assez inimaginables dans la société traditionnelle : des individus, jeunes femmes ou jeunes gens, en conflit avec leur famille, le plus souvent à cause du choix du conjoint (le mariage arrangé étant la règle universelle). A l'obligation de respect pour le choix des parents, dictée par la piété filiale, s'oppose le sentiment personnel du héros, qui s'alimente à la conception romantique de l'amour véhiculée par l'occident. Cette irruption du sentiment amoureux est volontiers mise en scène dans le roman qui naît à la

même époque, dans la musique qui à partir de 1927 emprunte instruments et mélodies à la chanson française en traduisant les paroles. Mais le désespoir de jeunes gens confrontés au conflit sans issue entre l'amour et la famille, entraîne l'apparition d'un phénomène quasi inexistant auparavant : le suicide, qui touche plusieurs centaines de jeunes chaque année dans les grandes villes. (Dans les campagnes, le modèle hiérarchique se maintient.) Ce thème – en contrepoint des nouvelles relations amoureuses – est aussi très présent dans le dessin de presse. Il traduit des interrogations très profondes sur le sens des valeurs sociales.

3. Quelles valeurs pour la nouvelle société ?

Les mêmes milieux qui caricaturent les anciennes pratiques (cf Ly Toet) s'interrogent sur la validité des nouvelles valeurs et la « perte des repères » (comme on dirait aujourd'hui) qui accompagne leur diffusion.

La piété filiale mise en cause par le sentiment amoureux, c'est aussi le culte des ancêtres qui peut en souffrir. Une caricature de Nam Son parue en 1935 évoque cette dimension sacrilège des nouveaux modes de vie. Sur l'autel des ancêtres sont disposés, à la place des tablettes des ancêtres et des offrandes, tout le bric-à-brac de la modernité aisée : vêtements de marque, chaussures de luxe, balles de tennis, bouteilles de soda... Face à l'autel, non pas le chef de famille, mais une femme, tenant une raquette à la main : manière de montrer la place grandissante prise par la femme dans la société, qui entend supplanter l'homme dans ses rôles anciens (le culte domestique) tout en participant pleinement à la transformation de la société (par la pratique du sport).

La culture confucéenne et traditionnelle plaçait au pinacle deux valeurs réputées indissociables : le savoir et la vertu. Nombreuses sont les oeuvres qui dénoncent la substitution opérée par les jeunes générations de l'entre-deux-guerres. Le savoir, que l'on va chercher en France, n'est plus une fin en soi, ou une étape sur la voie de la vertu, mais un moyen pour gagner plus d'argent. A la noblesse d'un idéal quelque peu aristocratique tourné vers le service (les mandarins ne sont pas rétribués par le pouvoir), se substitue donc un matérialisme égoïste, tourné vers la femme (riche), la voiture (de luxe, il n'y a pas encore de 4x4...) et l'argent.

Contestation des valeurs, contestation des hiérarchies, la rencontre des cultures débouche en Indochine sur une remise en cause. Le colonisateur en est tout naturellement la cible : accusé de moderniser trop en faisant disparaître des valeurs séculaires, ou de ne pas moderniser assez en refusant la mise en oeuvre des idéaux politiques dont il se réclame, il se révèle lui-même incapable de penser l'évolution de sa conquête. Dans l'entre-deux-guerres se succèdent à la tête de l'Indochine des administrateurs qui connaissent bien mieux que leurs prédécesseurs la culture locale (comme Pierre Pasquier). Mais, après les espoirs suscités par le projet de « politique d'association » développé par A. Sarraut à la fin de la 1^{ère} guerre mondiale, ils se réfugient après 1925 dans l'immobilisme conservateur, n'osant plus réformer une société dont ils ne peuvent non plus empêcher la transformation. Ainsi le pouvoir colonial assiste, impuissant, à la fermentation des esprits qu'il a provoquée et qui finira par l'emporter.

Toutefois, la culture transcende la politique. Si le lettré Pham Quynh, qui voulut réaliser une synthèse entre les valeurs confucéennes du VN et l'esprit scientifique des occidentaux, a été assassiné par des extrémistes à la fin de la 2^e guerre mondiale, il subsiste aujourd'hui encore un étrange fruit de cette difficile rencontre entre l'Est et l'Ouest : la religion de Cao Dai (« l'être suprême »), née au XX^e siècle d'un syncrétisme étonnant entre concepts maçonniques, divinités taoïstes, pratiques bouddhistes et organisation catholique, religion qui fait figurer à son panthéon Jeanne d'Arc et Victor Hugo à côté de Sun Yat Sen et des héros traditionnels vietnamiens...